

## CHAPITRE III

### L'ACTE MOTEUR

Parmi les moyens que l'être vivant a de réagir sur le milieu, le mouvement est celui qui doit aux *progrès* de son organisation dans le règne animal et chez l'homme une efficacité et une prépondérance telles que ses effets ont pu être considérés par les behaviouristes comme l'objet exclusif de la psychologie. Mais cette limitation même impose d'attribuer au mouvement des significations extrêmement diverses. Il serait dérisoire, en effet, de limiter celle du langage, par exemple, au simple fait de la phonation et de ne pas distinguer entre des gestes, même extérieurement semblables, suivant les situations qui les motivent et le genre de résultats auxquels ils tendent. **Ramené aux contractions musculaires qui le produisent ou aux déplacements dans, l'espace qui s'ensuivent, le mouvement n'est en effet qu'une abstraction physiologique ou mécanique.** La psychologue ne saurait le dissocier des ensembles, qui répondent à l'acte dont il est l'instrument. Par lui, l'acte s'insère dans l'instant présent. Mais il peut, tantôt n'appartenir par ses conditions et ses buts qu'à l'environnement concret : c'est l'acte moteur proprement dit ; tantôt tendre à des fins actuellement irréalisables ou supposer des moyens qui ne dépendent ni des circonstances brutes ni des capacités motrices du sujet : d'immédiatement efficient, le mouvement devient alors technique ou symbolique et se réfère au plan de la représentation et de la connaissance. Ce passage ne semble s'opérer que dans l'espèce humaine. Au moment où se produit chez l'enfant, il entraîne une brusque différence entre ses aptitudes et celles des animaux les plus proches de l'homme. Le mouvement lui-même présente une double progression : " l'une qui regarde son agilité, souvent remarquable chez l'animal..l'autre relative au niveau de l'action qui l'utilise. Entre les deux séries, a y a d'ailleurs des zones où la distinction est malaisée : par exemple **l'adaptation des structures motrices aux structures du monde extérieur est bien liée à l'exercice de centres nerveux qui assurent la régulation physiologique du mouvement**, mais elle a pour **seconde condition l'image de l'objet et celle-ci peut appartenir à des niveaux plus ou moins élevés de la représentation perceptive ou intellectuelle.**

\*

\*\*

Le mouvement commence dès la vie fœtale. Dans l'ontogenèse, en effet, les fonctions s'ébauchent avec le développement des tissus et des organes correspondants, avant de pouvoir se justifier par l'usage. C'est vers le quatrième mois de la grossesse que les premiers déplacements actifs de l'enfant sont perçus par la mère. Sur des fœtus de différents âges, maintenus en vie aussi longtemps que possible, Minkowski (de Zurich) a cherché quelles étaient les étapes successives de la motilité prénatale. Bien qu'elle soit prompte à s'altérer en même temps que la vitalité s'éteint, il a pu reconnaître qu'elle est constituée par des systèmes plus ou moins étendus de **gestes et d'attitudes**, mais susceptibles, l'excitation restant la même, d'intermittences et de variations. Le déterminisme en est donc inconstant, ce qui s'explique sans doute par l'inachèvement des structures anatomiques et fonctionnelles. Le circuit où se propage le stimulus n'a pas encore de fermes contours et le laisse facilement diffuser dans d'autres, eux-mêmes insuffisamment différenciés.. En même temps la réaction, bien que souvent trop extensive, garde quelque chose de partiel par défaut de coordination entre les différents domaines ou systèmes de l'organisme, qui ne constitue lui-même qu'un ensemble sans cohésion.

La variabilité qui en résulte est à l'opposé de celle qui s'observera dans une organisation plus complexe et plus complète du système nerveux. Ici, elle a quelque chose de fortuit ou, du moins, elle reflète des fluctuations très générales dans les dispositions organiques. Elle est au contraire **appropriée à la diversité des circonstances et des besoins**, lorsque l'intégration mutuelle des domaines et systèmes fonctionnels rend possible un accord sélectif entre une excitation aux sources plus diverses, des appétits plus nuancés et des réactions plus polymorphes.

A la naissance persistent, en réponse à des stimulations déterminées, des systèmes définis de gestes et d'attitudes. Ce sont en particulier les réflexes cervicaux et les réflexes labyrinthiques de Magna et Kleijn, qui sont provoqués, ceux-ci par l'excitation vestibulaire résultant d'un déplacement rapide du corps selon une direction donnée de l'espace, ceux-là par le pivotement des premières vertèbres cervicales. Ils consistent, les uns et les autres, en certains **rappports de position entre la tête et les membres**. Ici encore, comme antérieurement chez le fœtus, l'effet ne suit pas toujours l'excitation appropriée, mais c'est pour une raison inverse. Il s'obtient avec d'autant plus de certitude qu'il s'agit d'un enfant prématuré, ou s'il y a destruction de certaines connexions nerveuses, à la suite, par exemple, d'un traumatisme obstétrical. La cause de son inconstance est donc alors sa suspension éventuelle par des centres inhibiteurs, à l'égard desquels sa subordination n'est pas encore complète, même chez un nouveau-né normal. **L'intermittence d'une réaction peut ainsi tenir, soit à l'inachèvement relatif et à l'indétermination persistante du circuit correspondant, soit au contraire à son intégration déjà commencée dans un système plus évolué de mouvements.**

Les gesticulations spontanées du nouveau-né ont été comparées tantôt à des substitutions soudaines et saccadées d'attitudes entre elles, tantôt à des automatismes ou fragments d'automatismes, qui fonctionneraient déjà comme pourra l'exiger plus tard la fonction pleinement réalisée. En fait, les activités musculaires sont encore mal délimitées. La téτανisation rapide du muscle par l'excitation électrique a fait comparer sa contraction à celle de la fatigue et l'a fait rapprocher de la crampe ou du spasme. C'est-à-dire qu'il y a peu d'intervalle entre la secousse clonique et la contracture, la fusion étant encore très facile entre ces deux activités fondamentales du muscle : **raccourcissement et tonus, mouvement proprement dit et posture**. Pour chacune d'elles, d'ailleurs, des semaines et des mois passeront avant que les conditions de leur exercice pleinement efficace et différencié ne soient réalisées. Sur le muscle, en effet, converge l'action alternante ou combinée de centres divers. Ce n'est par sa seule structure qui suffirait à rendre compte des effets contractiles dont il est le siège. Selon Bottazi, ses deux éléments constituants, les myofibrilles et le sarcoplasme, seraient l'instrument, les uns de l'activité clonique, l'autre du tonus; ainsi s'expliquerait la différence fonctionnelle **par** une différence d'organes. Mais **le tonus est loin d'être simple**. Enregistrés par l'oscillographe, les courants d'action qui lui répondent sont de rythme très variable; son rôle dans le mécanisme moteur est divers; enfin la pathologie montre qu'il se dissocie en formes différentes de contracture suivant le niveau des lésions qui viennent à isoler entre eux ses centres régulateurs. Il est donc à tout instant le résultat, modifiable suivant les cas et les besoins, d'influx aux sources multiples.

Chez l'enfant, c'est seulement par étapes successives que cette fonction complexe du tonus parvient à son achèvement. Les centres nerveux dont elle dépend n'arrivent pas tous en même temps à maturation. Leur équilibre fonctionnel change avec l'âge. Il peut même y persister des différences selon les individus. Il en résulte des types moteurs et aussi des types psychomoteurs différents, les relations entre les manifestations du tonus et le psychisme étant étroites par l'intermédiaire de l'équilibre, des attitudes et par suite des connexions serrées qui existent dans le moyen cerveau entre les centres de la sensibilité affective et ceux des différents automatismes où les fonctions de posture ont un rôle considérable. C'est ainsi que j'ai pu distinguer des types

extrapyramidal inférieur, moyen et supérieur. Ce n'est pas seulement **la nature**, c'est aussi la **distribution périphérique** du tonus qui se modifie au cours de l'enfance. Homburger a pu décrire un type moteur infantile chez des sujets qui conservent au delà de l'âge normal certaines postures habituelles. Les membres inférieurs du nouveau-né sont en cerceau et ses pieds tendent à se mettre en ciseaux. Les avant-bras sont fléchis. Les paumes des mains sont tournées vers le menton et non vers le thorax ; plus tard, quand les avant-bras s'étendent, elles regardent en arrière et **non** vers l'axe du corps. L'extension dorsale du gros orteil, qui est normale dans les premiers mois, a cet intérêt particulier d'être assimilable à un réflexe décrit par Babinski comme pathologique chez l'adulte. En effet une lésion qui interrompt la continuité du faisceau pyramidal, par où les incitations motrices de l'écorce cérébrale sont transmises à la moelle, entraîne un renversement dans la position réflexe que prend le gros orteil quand on effleure le bord externe du pied : il se redresse, au lieu de se fléchir vers la plante du pied comme à l'état normal. Chez l'enfant, l'extension fait place à la flexion vers 7 ou 8 mois, lorsque **la myélinisation** du faisceau pyramidal, qui **progressive de haut en bas**, lui permet de mener jusqu'aux centres médullaires des membres inférieurs les incitations de l'écorce. C'est là un exemple net du changement que l'intégration de centres nerveux à d'autres peut faire subir à des réactions périphériques. Souvent d'ailleurs le changement présente des alternatives successives : durant quelques heures ou même deux ou trois jours après la naissance, la position que prend le gros orteil est la flexion ; l'intervention des incitations pyramidales ne fait donc que rétablir la réaction initiale. Ainsi le même effet périphérique peut-il répondre, suivant le stade de développement où il se produit, à des conditions différentes.

L'étude des mouvements proprement dits permet de le vérifier. **Il n'y a aucune raison, par exemple, pour voir dans le pédalage du nouveau-né le geste déjà tout constitué de la marche**, puisqu'elle n'apparaîtra pas avant de longs mois, au cours desquels entreront successivement en jeu de nouveaux centres nerveux, tandis que se modifiera de façon visible l'agitation des membres inférieurs. Comment d'ailleurs **isoler** aucun des automatismes élémentaires, dans lesquels se décomposerait la marche, **de son équilibre total**, où leur fusion doit être **de** tous les instants, et dont le maintien suppose l'intégration la plus stricte des activités musculaires à ses organes régulateurs ? Pour les mains, il en va de même. Quand elles se crispent sur l'objet qui touche la paume, il n'y a pas encore préhension, mais tout au plus réflexe d'agrippement. **Le geste du pied à la recherche d'un contact, d'un support, alors que l'autre vient de se poser, est davantage geste de grimper que de marcher. D'un acte à celui qui vient plus tard, assurément des mouvements se transmettent, mais transformés par cela même qu'ils s'intègrent à d'autres systèmes et obéissent à d'autres nécessités.**

Il est souvent possible d'assister au conflit de systèmes successifs entre eux. En s'agitant dans sa baignoire l'enfant voit le bouchon s'éloigner ; il ne peut d'abord que refaire les mêmes gestes ; puis il arrive à orienter le mouvement de son bras dans la direction du bouchon, mais en tenant le poing crispé, et il l'écarte encore de lui. C'est dans la suite seulement qu'il parviendra à lancer sa main ouverte et à ne la fermer que sur le bouchon. La réduction des obstacles que ces mouvements s'opposent entre eux exige **l'avènement d'une formule nouvelle**, qui n'est pas la simple addition d'éléments primitivement distincts. Les exercices qui précèdent la marche offrent un exemple semblable. Assurément, il est loisible de reconnaître dans la suite des rétablissements dont l'enfant devient successivement capable **l'avènement d'aptitudes indispensables à la marche**. Mais ils ne sont pas, comme on l'a dit, les fragments déjà tout prêts de la locomotion bipède et verticale. Ils appartiennent à des systèmes actuels de comportement dans l'espace, ou même de locomotion, qui pourront un jour entrer en opposition avec la marche, comme chez ces enfants qu'il faut empêcher de courir à quatre pattes pour les mettre dans la nécessité de se

dresser sur leurs jambes. **Un mouvement ne se construit pas comme un édifice de morceaux taillés selon un plan ; il faut qu'il substitue son propre plan à ceux des activités antérieures. La tendance commune est de considérer le clavier musculaire comme primitivement composé d'éléments simples dont les combinaisons diverses donneraient toute la série des mouvements.** Mais, s'il y a effectivement des centres dont l'excitation permet de faire contracter par menues parcelles l'appareil musculaire dans toute son étendue, ce sont les centres les plus élevés, les centres de l'écorce cérébrale, c'est-à-dire les derniers à se développer dans la série animale, les derniers à pouvoir fonctionner chez l'individu. Avant eux entrent en jeu les centres qui ordonnent des ensembles plus ou moins étendus d'attitudes et de gestes, ce qu'on appelle, d'un terme un peu confus, **les automatismes naturels.**

La circonvolution motrice de l'écorce où se projettent distinctement les différentes régions de l'appareil musculaire est sans aucun doute un instrument à analyser les mouvements. Cette analyse n'en exige pas moins un apprentissage plein de vigilance. Elle est une opération seconde et en quelque mesure artificielle. Qu'une rupture pathologique se produise entre la circonvolution motrice et les centres sous-jacents, le sujet se retrouve devant de véritables blocs de contractions musculaires qu'il ne sait plus limiter ni manier.

**L'enfant, lui aussi, est d'abord aux prises avec des ensembles de gestes. Les premiers apparus sont les plus diffus et les plus massifs. Il lui faudra longtemps avant d'arriver à les dissocier en systèmes plus particuliers et plus capables de s'approprier à la diversité des choses et des circonstances. En présence d'une tâche nouvelle, il doit lutter contre des syncinésies, c'est-à-dire contre le groupe moteur auquel appartient le mouvement opportun et qui souvent l'alourdit, le rend imprécis, le paralyse.** Dissoudre une syncinésie est chez l'adulte et, pour une bonne part, chez l'enfant une affaire d'exercice, mais qui suit et qui ne saurait devancer la maturation fonctionnelle. Les premiers gestes sont bilatéraux ; c'est seulement plusieurs semaines après la naissance qu'on en constate d'unilatéraux (M. Bergeron). **Le contrôle** que peut avoir l'enfant sur ses mouvements, **c'est-à-dire le pouvoir de les inhiber, de les sélectionner, de les modifier,** suit une progression régionale, qui montre bien sa dépendance à l'égard de l'évolution physiologique. Il commence à s'exercer dans la région supérieure du corps et dans la partie proximale des membres ; ne se manifeste que plus tardivement en bas et aux extrémités distales (Mme Shiriey). L'action du faisceau pyramidal ne peut, en effet, se faire sentir qu'avec l'achèvement de sa myélinisation, qui va du corps cellulaire vers la périphérie, et qui est plus courte pour les voies courtes, plus longue pour les voies longues. Tournay a en outre montré qu'elle est, chez les droitiers, plus précoce de quelques semaines à droite qu'à gauche.

Une autre délimitation des mouvements, sans laquelle ils n'auraient aucune précision, est celle qui consiste, à tout instant de leur exécution, dans une **exacte répartition du mouvement lui-même et des attitudes correspondantes.** Ces attitudes sont de deux sortes. Les unes relèvent de la contraction tonique qui accompagne le déplacement du membre en mouvement, qui en soutient les positions ..successives, sans laquelle il manquerait de continuité et de résistance. Il peut arriver que, le mouvement s'arrêtant soudain, l'attitude où il a mis le corps se maintienne d'elle-même, ou qu'elle soit seule à subsister, faisant entrave au mouvement comme dans ces états appelés catatoniques et dans certaines manifestations de stupeur. Elle manque, au contraire, aux mouvements du jeune enfant, qui sont lancés dans l'espace et retombent sitôt l'impulsion première épuisée. Inversement, A. Colin a montré chez le nourrisson des tendances à la catatonie. **Les deux fonctions, tonique et clonique,** ne sont pas encore intégrées l'une à l'autre.

Une seconde espèce d'attitudes résulte des **contractions toniques qui se produisent à propos de chaque mouvement dans les parties du corps qui ne sont pas en mouvement.** Comme elles

font défaut chez le jeune enfant, il se trouve entraîné par chacun de ses gestes. Incapable de s'immobiliser lui-même, il doit être retenu pour ne pas tomber. Cette inaptitude dure très longtemps. L'immobilisation des régions en apparence inactives est en réalité une action extrêmement complexe. Toute partie du corps qui se déplace tend à en déplacer le centre de gravité. Pour éviter la perte d'équilibre, une résistance doit se produire, qui est précisément une contraction compensatrice dans les parties restantes et de préférence vers l'axe du corps, le long du rachis, dans les muscles qui le soutiennent et dont la fonction prépondérante est tonique : ce sont là essentiellement les muscles de l'équilibre.

**La résistance doit varier** non seulement avec l'amplitude et l'envergure du geste, mais aussi **avec les résistances qu'il peut lui-même rencontrer dans l'espace**. L'ajustement de l'une aux autres est mis en évidence, quand celles-ci viennent à céder brusquement, par le déséquilibre qui en résulte et dont la fréquence est d'autant plus grande chez l'enfant qu'il reste moins capable d'un réajustement rapide. La difficulté est plus grande encore quand, au lieu de pouvoir s'immobiliser, le corps dans son entier est en mouvement. Alors **les contractions compensatrices de chaque déplacement partiel doivent se combiner à l'élan de l'ensemble, de manière à s'y fondre harmonieusement, dans une sorte d'équilibre fluide et progressif**. C'est ce qui se produit dans la marche et dans les actions qui en dérivent : course, danse, saut, etc. Faute d'une stricte synergie entre les compensations toniques et la succession continue des gestes, il se produit des accrocs capables d'entraver complètement la marche. Ainsi, dans l'ivresse, le poids de la jambe qui a quitté le sol entraîne le corps de son côté et l'alternance de ce déséquilibre rend la démarche festonnante, Le petit enfant présente des effets semblables : sa démarche est festonnante, c'est-à-dire entraînée par le poids du corps lancé en avant. " Il court après son centre de gravité. " Faute de savoir encore renverser l'équilibre par les contractions appropriées, il ne peut; souvent s'arrêter qu'en prenant appui sur l'obstacle. Il n'évite de festonner ou de tomber qu'en écartant les jambes, de manière à élargir sa base de sustentation.

**L'accord des réactions posturales** et du mouvement se traduit encore, dans les opérations qui exigent de la précision et de la fermeté, par la substitution graduelle de l'attitude au geste. S'il s'agit de saisir ou de manier un objet menu, les grands déplacements du corps et des membres doivent petit à petit se réduire à la seule agitation des doigts. Mais l'immobilisation des autres articles n'est pas neutre ; elle doit à chaque instant fournir le support souple ou rigide, fixe ou plastique qu'exige chaque étape de la manipulation. Cette aptitude fait longtemps défaut chez l'enfant. Ses mouvements dépassent le but, sont sujets à des oscillations de trop grande amplitude, par suite de son impuissance à localiser le geste, **en fixant les parties du corps qui doivent lui donner un point d'appui**. Sa main a d'abord un mouvement de plane au-dessus de l'objet, puis se jette sur lui toute étendue et enfin le serre de façon massive.

Toutes ces insuffisances d'ajustement entre les actions cloniques et toniques sont des **manifestations d'asynergie**. Elles appartiennent à la pathologie du cervelet et, chez l'enfant, au retard de sa maturation. Ce retard peut en certains cas dépasser l'âge normal et même se prolonger en débilité durable de la fonction. Aussi a-t-on pu décrire un type moteur à synergique qui n'est pas sans concomitants psychologiques.

**Un mouvement quelconque ne peut être distingué de sa projection dans l'espace. Son orientation appartient à sa structure**. Il y a un espace moteur, qui d'ailleurs n'est pas encore l'espace représenté ni l'espace conceptuel, contrairement à l'opinion commune, qui unit des niveaux fonctionnels différents et en fait une réalité immuable, nécessaire, s'imposant d'elle-même et en une fois. Il n'y a pas lieu d'opposer le mouvement à un milieu en soi où il aurait à trouver secondairement ses déterminations locales. **Il implique par son existence même le milieu où il doit se déployer. Il n'est pas tâtonnant d'emblée, il le devient par expérience**.

Sans doute lui faut-il être guidé. Mais il ne peut l'être qu'une fois franchi un certain seuil fonctionnel. Tournay a montré qu'avant une date qui lui semble répondre à l'entrée en fonction du faisceau pyramidal, la main de l'enfant traverse son champ visuel sans attirer le moins du monde son attention. Une fois la jonction faite entre le champ visuel et le champ moteur, l'œil suit la main, puis la guide. D'autres accords plus complexes entre le mouvement et ses buts surviennent par étapes successives, ainsi son adaptation à la structure et à l'usage des objets. Elle n'est pas le simple résultat d'essais fortuits ou expérimentaux. Une lésion de centres nerveux déterminés pouvant l'abolir chez l'adulte, elle exige évidemment chez l'enfant la possibilité de les utiliser, de les aménager, donc leur maturation fonctionnelle. Il en va de même pour l'aptitude à faire surgir du champ perceptivo-moteur les solutions qui permettront de tourner l'obstacle ou de remédier à l'insuffisance des forces naturelles par l'emploi d'un instrument. Elle présente des degrés très différents suivant les espèces animales et, dans la même espèce, d'un individu à l'autre.

A ces activités répondent des niveaux différents d'organisation fonctionnelle. Ils sont un fait " d'évolution. Pour si nécessaire qu'il soit, l'apprentissage à lui seul ne peut y suppléer. **Ces activités sont d'ailleurs des actes complets, des conduites ayant leur objectif propre et le choix des moyens.** La part des circonstances qu'elles subissent et qu'elles peuvent consteller augmente avec leur complexité. Leur étude suppose celle des motivations d'où elles dépendent.

\*\*\*

Les actes du niveau le plus bas sont les impulsions, où les motivations sont au minimum. Il semble de décharges motrices s'effectuant pour elles-mêmes. Le degré de leur simplicité ou de leur complexité dépend des systèmes que l'évolution naturelle ou l'usage ont rendus coutumiers. Chez l'adulte, ils peuvent être composés d'opérations automatiques qui s'engrènent entre elles. Chez l'enfant n'entrent encore en jeu que de simples éjaculations motrices et vocales ou des réactions qui s'apparentent aux gestes spontanés d'agression, de prédation alimentaire ou autre, de défense. Dans tous les cas, l'occasion en est insignifiante. Ils sont comme l'effet d'une auto-activation, d'une incontinence, d'un échappement aux contrôles habituels de la conduite. Ces contrôles sont encore débiles et inorganisés chez l'enfant, Ils peuvent être désorganisés chez l'adulte par des vicissitudes intimes ou physiologiques. La rafale passe, sans plus laisser de motifs à l'activité subséquente que l'activité antérieure ne lui en fournissait. 152

Les premières motivations paraissent le fait d'un effet sensoriel dont semble soudain s'aviser l'enfant et qu'il essaie de reproduire. Par exemple, sa main passant dans son champ visuel, vient le moment où il l'immobilise devant ses yeux, l'écarte et la ramène, puis apprend à l'agiter de différentes façons, comme avide d'en repérer les aspects et les déplacements. La sensation n'est retenue, discriminée, identifiée qu'à l'instant où l'enfant devient capable de la reproduire par des gestes appropriés. Autrement, **elle reste indistincte parmi les impressions indistinctes**, où se mêlent ce qui relève de l'excitation et ce qui relève de la réaction réflexe. Ainsi se nouent des réactions circulaires où la sensation suscite le geste propre à la faire durer ou à la reproduire, tandis que le geste doit s'approprier à elle pour la rendre reconnaissable, puis pour la diversifier méthodiquement.

**Cet ajustement précis du geste à son effet instaure entre le mouvement et les impressions extérieures, entre les sensibilités proprio et extéroceptives des systèmes de relations qui les différencient et les opposent dans la mesure même où ils les combinent en séries minutieusement liées.**

Les conséquences de cet exercice mutuel sont considérables. Il en résulte d'abord la formation de matériels sensori-moteurs qui rendront possible de dépasser les activités brutes des appareils moteur et sensoriel. L'œil et la main se trouveront être étroitement associés pour

l'exploration et le maniement des choses ambiantes. Mais l'exemple le plus frappant est sans doute celui des séries auditives et vocales que le petit enfant passe de longs instants à constituer par son gazouillis. Le son qu'il a plus ou moins fortuitement produit est répété, affiné, modifié et finit par se développer en longues suites de phonèmes où les lois et les joies de l'ouïe se font de plus en plus reconnaissables dans la formation des sons.

Cependant, la prépondérance initiale des incitations motrices est décelable aux étapes par lesquelles passe le gazouillis. Tour à tour entrent en jeu les sons pouvant être produits par les lèvres, dont les mouvements sont dès la naissance déjà si bien réglés dans la tétée ; ceux qui donnent le maximum d'impressions musculaires aux parties mobiles de la cavité buccale, en raclant le voile du palais, c'est-à-dire les gutturales (Konjat) ; ceux qui sont l'effet des battements de la langue contre le palais ou lallation ; puis de ses pressions contre les gencives, sous l'influence, croit P. Guillaume, de l'irritation causée par la poussée dentaire. En même temps, les vocalisations se font plus nuancées et souvent exquis, allant parfois jusqu'à la vocalisation la plus parfaite des consonnes. La richesse de ce matériel phonétique répondrait au matériel de toutes les langues parlées et le dépasserait sans doute (Grammont, Ronjat).

La langue maternelle de l'enfant n'aura donc qu'à puiser selon ses besoins. Mais avant que l'enfant ne sache lui-même grouper les phonèmes en mots, la fine individualisation des sons résultant de ces échanges sensitivomoteurs le rend capable de discerner les subtiles différences auxquelles les mots doivent leur structure et leur physionomie, leur intérêt augmentant à mesure qu'il devient plus capable de leur donner une signification.

Ainsi ce qui procédait d'abord du mouvement donne ses premiers résultats dans la perception.

Une autre conséquence de la **conjugaison entre effets sensoriels et mouvements**, c'est **d'unir entre eux les différents champs sensoriels**. Le mouvement leur constitue un dénominateur commun, les changements qu'il produit pouvant être perceptibles simultanément dans plusieurs. Assurément, un certain degré de maturation fonctionnelle est nécessaire pour que cette simultanéité soit reconnue. Gordon Holmes a en effet montré qu'elle cesse de l'être après certaines lésions cérébrales.

Chez l'enfant, c'est au mouvement que sont dus les effets corrélativement enregistrables dans le domaine des différents sens. Il constitue un moyen nouveau de coordination dans le monde des impressions, en permettant de grouper celles qui sont relatives à une même présence, à une même existence, à un même objet, de suivre ce qui se déplace d'un champ sensoriel à un autre, d'anticiper d'une impression sur l'autre, bref de **substituer la permanence de la cause au polymorphisme et à la fugacité des impressions**.

La progressive reconnaissance des choses selon les étapes du mouvement peut être illustrée par la succession des trois espaces dans lesquels W. Stern inscrivait la découverte du monde par l'enfant. D'abord **l'espace buccal** : c'est à sa bouche que le nourrisson porte tout objet, non pour le manger, mais comme au seul lieu de son corps où l'accord exact des mouvements et des sensations, exigé dès la naissance par la succion, permet aussi d'apprécier un contour, un volume, une résistance, tous cela encore confus évidemment et confondu avec d'autres qualités éventuelles, telles que température ou goût. Dès que vient le moment où ses gestes ne sont plus purement et simplement lancés dans l'espace et que ses mains peuvent suivre une direction, saisir, se concerter, l'enfant prend possession de **l'espace proche**.

**Mais c'est seulement quand il devient capable d'autolocotion que son espace cesse d'être une simple collection d'environnements successifs**. Car leur continuité, leur fusion, leur réduction à une même étendue, où les objets soient distribués selon des échelonnements variables, sont une opération irréalisable tant qu'il ne peut, **par ses propres mouvements**, réduire les distances, transmuter entre elles les différentes aires de sa vie familière, s'aventurer

dans l'inconnu, et tout ramener enfin à la mesure de ses pas actuels ou éventuels.

156

Ces résultats ne sont évidemment pas le produit automatique d'activités ou de combinaisons sensorimotrices. Au contraire, ces activités, livrées à elles-mêmes, tournent sur elles-mêmes, comme il arrive chez certaine catégorie d'idiots qui s'enferment indéfiniment dans le cycle des mêmes exercices, où ils peuvent d'ailleurs atteindre la plus vaine des perfection". Ces occupations stéréotypées ne sont pourtant pas sans quelque rapport avec l'acquisition des habitudes. Le goût de la répétition, le plaisir des actes ou des choses retrouvés sont manifestes chez le petit enfant. Il leur doit sa persévérance indispensable d'apprentissage. Ainsi l'accaparent, de longs instants, des opérations purement ludiques.

Tant que la matière et les moyens en restent les mêmes, elles ne tendent à lui faire acquérir qu'une virtuosité purement formelle. Mais l'appétit d'investigation qui entraîne tout enfant normal l'incite à des transferts, au cours desquels se dégage la formule de l'acte. Myers a insisté sur leur importance. Ils représentent le seul progrès qu'une habitude puisse transmettre à l'activité générale. Ils peuvent, par voie d'assimilation ou de confusion — **mais de confusion adaptée** — appliquer l'acte appris à de nouveaux objets. Ils peuvent aussi en transmettre l'exécution à d'autres organes : changement de main pour la même opération, exécution avec le pied de ce que faisait la main. C'est, au dire de Katz, un progrès signalé que de pouvoir réaliser avec une seule main ce qui était l'œuvre des deux.

Essentiellement entraînée vers l'établissement de relations entre les mouvements et tout ce qui peut y répondre dans les différents champs sensoriels, vers la substitution aux impressions proprioceptives d'effets extéroceptifs, ou, inversement, de schèmes proprioceptifs aux circonstances extérieures du mouvement, comme c'est le cas dans l'apprentissage des automatismes et l'acquisition des habitudes, l'activité sensori-motrice se déploie sans doute dans l'espace, qu'elle contribue même à faire percevoir un et homogène, mais elle n'y a encore que des objectifs occasionnels. C'est à d'autres activités qu'il appartient d'y placer **des** buts et d'y confronter avec eux leurs moyens..

\*\*\*<sub>157</sub>

L'attrait qu'éprouve l'enfant pour les personnes qui l'entourent est un des plus précoces et des plus puissants. La dépendance totale où le mettent ses besoins vis-à-vis d'elles le rend très vite sensible aux indices de leurs dispositions à son égard **et réciproquement aux résultats obtenus** d'elles par ses propres manifestations. D'où, au seuil de sa vie psychique, une sorte de consonance pratique avec autrui. D'irréfléchie, cette consonance pourra devenir plus délibérée à mesure que les progrès de son activité lui donneront les moyens de se distinguer soi-même et de s'opposer. Alors l'appartenance fera place à l'individualisation, et le simple conformisme à l'imitation. Les premiers objectifs, poursuivis pour eux-mêmes, qui règlent de l'extérieur l'activité de l'enfant sont les modèles qu'il imite. C'est là une source inépuisable d'initiations, qui lui font déborder, souvent d'ailleurs de façon toute formelle, le cadre des occupations auxquelles peuvent directement l'inciter ses besoins.

Chez l'animal, même chez le singe, l'imitation est rare, du moins comme emprunt opportun d'un procédé nouveau. Elle n'est pas à confondre, en effet, avec les réactions similaires d'animaux à comportement analogue en présence des mêmes circonstances. Des réflexes identiques, les exigences impératives d'une situation, les facilités ou les suggestions de maniement qu'offre un objet suffisent à expliquer chez deux animaux rassemblés l'apparition simultanée ou alternée des mêmes gestes. Toutefois, il n'est pas certain que ceux de l'un soient sans influence sur ceux de l'autre. Un petit enfant commence par ne savoir reproduire les mouvements ou les sons émis devant lui que s'il vient lui-même de les exécuter spontanément. Il faut alors que l'acte à imiter se survive dans l'appareil moteur, pour que l'imitation s'effectue.



Elle en est pourtant le nouveau motif. Ainsi voit-on deux animaux, comme à plaisir, répéter tour à tour un geste auquel, seuls, ils ne se seraient pas attardés. Ce que l'occasion avait suscité, l'imitation le fait réitérer. C'est là un début, qui n'est pas sans importance, même quand il n'est pas dépassé. Il ajoute aux gestes spontanés une motivation nouvelle ; entre eux s'opère ainsi une sélection selon qu'ils se rencontrent ou non chez deux êtres qui se fréquentent. Par leur moyen s'instaure de l'un à l'autre une sorte de conformisme mutuel.

Le propre et la nouveauté de l'imitation, c'est **l'induction de l'acte par un modèle extérieur**. Il y a donc non-sens à lui donner comme origine " l'imitation de soi-même ". Certaines lésions nerveuses rendent incoercible la répétition par le sujet de ce qu'il vient de faire : selon qu'il s'agit de gestes ou de paroles, c'est la *palicinésie* ou la *palilalie*. Elle peut être aussi un fait de " simple distraction et quelquefois se changer en tic. A l'état normal elle est utilisée suivant les besoins. Mais ses connexions nerveuses ne répondent en aucune façon à celles de l'imitation. La tendance, d'un acte à ce répéter se présente encore sous forme de *persévération*. Fréquente chez l'enfant, elle dénote un certain degré d'inertie mentale et la prépondérance de l'exécution sur l'idéation motrice. Elle est, dans la même mesure, en opposition avec ce modelage du mouvement sur une intuition ou sur une image qu'est l'imitation. 159

Toute reproduction d'une impression sensorielle d'origine étrangère ne mérite d'ailleurs pas d'être mise au rang de l'imitation. Ainsi la répétition immédiatement consécutive et comme en écho du geste ou du son qui viennent d'être vu ou entendu est bien plus proche de la simple activité circulaire. L'effet sensoriel d'un mouvement qui l'incite à se renouveler se lie bientôt si étroitement à lui qu'il l'amènera à s'effectuer même sans avoir été d'abord produit par lui. L'initiative passant à la sensation, l'appareil moteur devient capable de répercuter des impressions sonores ou visuelles d'origine quelconque, pourvu qu'elles lui soient familières.

Mais la liaison n'est qu'entre des éléments particuliers dans les deux séries motrice et sensorielle. Aussi *l'échocinésie* et *l'écholalie* ne sont-elles la répétition que des termes sur lesquels s'achève une suite de gestes ou de sons, le passage au mouvement de ceux qui précédaient étant empêché, tant que les impressions se renouvellent, par leur succession trop rapide. Ce genre d'incidences sensori-motrices est d'un niveau tellement bas que sa réactivation chez l'adulte est en rapport avec une dissolution avancée des activités mentales. Elle répond aux états de confusion et parfois de distraction, où s'est perdu le pouvoir d'organiser des ensembles et de saisir des significations.

**Il n'y a pas imitation**, en effet, **tant qu'il n'y a pas perception**, c'est-à-dire **subordination des éléments sensoriels à un ensemble**.. C'est à la reconstitution de l'ensemble qu'elle s'attaque. Ce qui pourrait donner le change, c'est qu'elle a parmi ses procédés celui de la copie littérale. Mais la reproduction de chaque trait successivement suppose une intuition latente du modèle 160 global, c'est-à-dire son aperception et sa compréhension préalables, faute de quoi elle ne donne que des résultats incohérents. Si mécanique soit-elle dans l'application, elle répond à un niveau déjà complexe de l'imitation. **Elle suppose le pouvoir de suivre une consigne, une technique et la capacité toujours en éveil de comparer**, c'est-à-dire de se dédoubler dans l'action, opérations que seule une étape déjà avancée de l'évolution psychique peut rendre possibles.

Dans ses imitations spontanées, l'enfant n'a pas une image abstraite ou objective du modèle. Loin de savoir se l'opposer, il commence par s'unir à lui dans une sorte d'intuition mimétique. Il n'imité que les personnes dont il subit profondément l'attrait ou les actions qui l'ont captivé. A la racine de ses imitations, il y a amour, admiration et aussi rivalité. Car son désir de participation se mue vite en désir de substitution ; plus souvent même les deux coexistent et lui inspirent à l'égard du modèle un sentiment ambivalent de soumission et de révolte, de fidéisme honteux et de

dénigrement.

De source affective à ses débuts, l'imitation trouve aussi dans la participation au modèle ses premiers moyens de le percevoir en se l'assimilant. Elle n'est la reproduction ni immédiate ni littérale des traits observés. Entre l'observation et la reproduction s'écoule habituellement une période d'incubation qui peut se compter par heures, jours ou semaines. Les impressions qui doivent mûrir pour donner les mouvements appropriés ne sont pas que visuelles ou auditives. Il suffit de regarder l'enfant en présence d'un spectacle qui l'intéresse pour reconnaître qu'il y participe par tout le jeu de ses attitudes, même quand elles semblent l'immobiliser.

Par intervalles, il lui échappe des gestes furtifs qui sont, tantôt des gestes de simple détente, où se marque toute l'application intime et laborieuse qu'il prête aux péripéties de la scène, tantôt des gestes d'intervention larvée, soit pour anticiper sur ce qu'il attend, soit pour corriger les insuffisances ou les erreurs qui lui semblent compromettre l'action à laquelle il assiste. Ainsi sa perception se double-t-elle d'une plasticité interne qui n'est encore que velléité motrice, ou posture, et d'où le mouvement effectif ne pourra pas sortir sans élaboration.

**Le passage direct du mouvement au mouvement n'est possible que si le mouvement imité a pu déjà spontanément se produire sur le même plan d'activité et dans les mêmes circonstances que le mouvement à imiter**, condition qui réduirait à bien peu de choses le rôle de l'imitation, dont l'importance est pourtant capitale chez l'enfant. L'acquisition du langage, par exemple, n'est qu'un long ajustement imitatif de mouvements et suites de mouvements au modèle qui, depuis de longs jours déjà, permet à l'enfant de saisir quelque chose aux propos de son entourage. Ce modèle peut même retarder sur les impressions auditives du moment. Grammont cite une petite fille dont les premiers mots sont apparus avec une désinence italienne, alors qu'elle n'entendait plus parler italien depuis plusieurs semaines. Avec un décalage beaucoup moins long entre la formulation posturale et l'éclosion du geste, la cabriole du clown que, deux ou trois jours seulement après le spectacle, l'enfant s'essaie à reproduire, est soumise à un cheminement semblable.

En route, l'imitation est sujette à subir telles déviations qui montrent que, loin d'être **le décalque facile d'une image sur un mouvement**, il lui faut percer, en les utilisant, à travers une masse d'habitudes motrices et de tendances qui, de proche en proche, appartiennent à ce fond d'automatismes et de rythmes personnels dont l'activité de chaque être porte l'empreinte et d'où jaillissent tant de gestes spontanés chez l'enfant. C'est eux qui servent d'intermédiaire entre l'impression du dehors qu'ils accompagnent, qu'ils cherchent à capter et la répétition explicite du modèle. Ils servent successivement à son intériorisation et à son extériorisation.

Après qu'il a été réduit à une intuition qui le dépouille plus ou moins de ses déterminations locales, il faut ensuite accomplir l'effort inverse. . Où l'imitation trébuche longtemps, c'est dans la réinvention, non pas toujours des gestes eux-mêmes, mais de leur juste distribution dans le temps et dans l'espace ; c'est dans le rapport à maintenir entre l'intuition globale de l'acte et l'individualisation successive des parties. Ce pouvoir de mise en place et en série implique l'aptitude à consteller des ensembles perceptivo-moteurs. Sa nécessité s'affirme d'autant plus que les objectifs de l'activité appartiennent plus complètement à la réalité extérieure.

\*\*\*

Les rapports de l'enfant avec les objets ne sont pas aussi simples qu'il pourrait sembler d'abord. Sa manière de les manier comporte des degrés qui ne tiennent pas uniquement à son manque d'habileté ou d'expérience motrice. La pathologie montre que les différentes qualités d'un objet peuvent continuer d'être perçues, alors qu'il a cessé d'être reconnu dans son ensemble et dans son usage. Le pouvoir perdu par le malade, l'enfant doit l'acquérir, avec cette différence qu'il doit en même temps mettre au point les éléments perceptivo-moteurs qui, chez l'adulte, ont simplement

perdu leur signification commune.

163

Les objets de son entourage commencent par lui être une occasion de mouvements qui n'ont pas grand'chose à voir avec leur structure. Il les précipite à terre, attentif à leur disparition. Ayant appris à les saisir, il les déplace à bout de bras, comme pour exercer ses yeux à les retrouver dans chaque position nouvelle. S'ils ont des parties qui s'entrechoquent, il n'a de cesse de reproduire le son perçu, en les agitant de nouveau. Ils ne sont en somme qu'un élément sensori-moteur de plus, entrant de l'extérieur dans l'activité circulaire. Vient ensuite le moment où l'effet qu'il tire de l'un ne peut l'être de tous. Dans ses essais pour l'obtenir, il semble classer les objets suivant qu'ils présentent ou non la particularité correspondante. L'une de celles auxquelles s'attache un intérêt puissant, c'est le rapport de contenant à contenu. L'ayant découvert, l'enfant s'applique à introduire dans tout ce qui est ouverture les objets les plus hétéroclites. Il n'épargne même pas ses propres ouvertures corporelles ou celles d'autrui. L'attrait presque universel qu'exercent les chaussures à un certain âge tient peut-être en partie à leur caractère de gaine.

Si féconde que puisse être cette période pour **la discrimination et l'inventaire** des qualités propres aux choses, elle laisse encore l'objet de côté. Il ne s'agit que de conduites, au sens de Janet. Des conduites élémentaires qui s'inventent elles-mêmes, en utilisant les occasions les plus disparates. D'où l'impression baroque que donnent parfois les assemblages et combinaisons de l'enfant, d'ailleurs sur un fond de grande monotonie. L'exploration de l'objet lui-même ne vient que plus tard. L'intérêt se renverse alors : par un apparent paradoxe, il semble aller de l'abstrait au concret ; il va en réalité du plus au moins subjectif.

Ce n'est plus alors à une seule et même conduite ou qualité que sont ramenée les objets ; ce sont les qualités d'un seul et même objet que l'enfant s'efforce de reconnaître et d'assembler. Ces investigations dépassent le simple dénombrement. L'unité de l'objet, qui fait l'unité des traits successivement repérée en lui, n'est pas une somme, c'est une **structure ayant sa signification**. Apercevoir et manier une structure suppose l'aptitude à **saisir et utiliser des rapports** qui doivent avoir pour canevas durable le pouvoir d'imaginer chaque position comme fixe tant qu'un mouvement ne l'a pas modifiée et les mouvements eux-mêmes comme sous-tendus par une suite de positions fixes. C'est une intuition de simultanéité qui devient nécessaire ; l'expression en sera inévitablement l'espace, mais à des degrés variables de sublimation qui soient en rapport avec chaque sorte d'opération. La signification de la structure elle-même, signification d'usage ou de forme, ne peut être saisie et définie qu'en opposition ou en relation avec d'autres.

Aux combinaisons qui peuvent surgir dans l'espace sensori-moteur ressortit ce qui a été appelé **intelligence pratique** ou intelligence des situations, la forme d'intelligence la plus immédiate et la plus concrète. Elle semble précéder, dans l'échelle animale et dans le développement de l'enfant, la réalisation mentale de l'objet, mais ses progrès se poursuivent bien plus tard encore. Vers l'âge d'un an, l'enfant réussit à résoudre les mêmes problèmes que le chimpanzé, mais il en est de plus compliqués qui ont pu le mener jusqu'à 13 ou 14 ans, tout en restant, semble-t-il, essentiellement sur le même plan d'opérations mentales.

Ce sont les expériences de Köhler, sur le comportement des singes supérieurs, qui ont donné à la question un regain d'intérêt. Chez ces animaux biologiquement très proches de l'homme, il a montré une aptitude, très inégale d'ailleurs suivant les individus, mais très supérieure à celle des autres espèces, pour réussir à s'emparer d'une proie convoitée en dépit de l'obstacle qui s'oppose à sa préhension directe. Leur force ou leur agilité mises en défaut par la résistance d'une grille ou par la distance, la plupart des animaux ne savent que renoncer, après quelques assauts furieux. Chez les anthropoïdes se manifestent très nettement d'autres conduites. Ils savent d'abord s'écarter provisoirement de l'objet ou l'écarter d'eux afin de tourner l'obstacle : c'est le **procédé du détour**. Ils savent aussi réduire, par l'emploi d'instruments, l'écart imposé par la distance entre

l'extrême portée de leurs gestes et la proie. Ces deux conduites sont très souvent combinées. Leur étude a montré qu'elles ne sauraient être purement et simplement assimilées à ce que l'homme se représente des siennes.

Primitif ou perfectionné, banal ou spécialisé, **un instrument se définit par les usages qui lui sont reconnus**. Il est façonné pour eux. Il impose à ceux qui veulent s'en servir son mode d'emploi. Il existe de façon durable et indépendante. Pour qui sait qu'il existe, il faut l'aller quérir en cas de besoin. C'est un objet constitué, un objet construit selon certaines techniques en vue d'autres techniques, le produit souvent remanié d'expériences traditionnelles ou récentes dont il transmet le fruit à ceux qui l'utilisent. Cette forte individualisation n'appartient pas à l'instrument du chimpanzé.

Il n'est pas seulement occasionnel ; il est simple partie d'un ensemble provisoire d'où il tire toute sa signification. Si le bâton, à l'aide duquel le chimpanzé pourra faire venir à lui le morceau d'orange ou la banane, n'est pas perçu dans l'instant même de ses efforts vers eux, il restera inutile et ignoré. Non seulement il échappe à l'attention de l'animal s'il n'est pas actuellement dans le champ perceptif qui l'unit à la proie, mais, interposé entre lui et elle, il peut longtemps rester étranger aux essais de lui vers elle, et c'est brusquement qu'il est intégré à l'un d'entre eux qu'il fait réussir, comme si le désir de la friandise créait un champ de force où gestes et perceptions s'ajustent selon des lignes qui se déplacent jusqu'à ce qu'elles aient réalisé la structure favorable. L'instrument n'est instrument que dans la mesure où il est perçu, et il n'est perçu que dans celle où il est dynamiquement intégré à l'action.

166

Sans doute l'expérience n'est pas perdue. A l'occasion, le bâton entrera plus rapidement dans d'autres structures et, d'ailleurs, les mêmes structures tendront à se répéter. Le bâton lui-même, devenant d'un maniement familier, collectionnera, selon les circonstances, les usages les plus divers, et il deviendra une sorte de bâton magique, d'où le singe apprendra à tirer toutes sortes d'effets qui le divertissent. Il reste pourtant faiblement individualisé, même dans sa morphologie et, à son défaut, une simple lanière étendue à terre sera empoignée pour le même emploi que lui. Un autre exemple peut montrer à quel point l'instrument reste fusionné dans l'action : celui des caisses dont le chimpanzé se sert pour approcher la banane suspendue trop haut. Sa notion de leur structure reste si informe que, s'il est amené à les superposer, il les place de la façon la plus irrégulière et dans l'équilibre le plus instable. Peu importe, pourvu qu'il ait eu le temps de prendre son élan avant qu'elles ne culbutent. Et, d'ailleurs, ce n'est pas sous l'objet à saisir qu'il les amène, mais tout juste à la distance d'où son bond sera suffisant pour l'atteindre. Ainsi leur existence propre s'abolit, en quelque sorte, dans l'intuition que l'animal a de ses forces en liaison avec les distances et les directions de l'espace. A ce niveau d'intelligence pratique, les rapports de position, d'intervalle et de dimension sont bien devenus l'essentiel, mais ils sont encore mesurés par les capacités motrices de l'animal ; leur système de référence reste essentiellement subjectif.

167

L'utilisation du détour montre, elle aussi, cette étroite intégration du milieu à l'acte.

Guillaume et Meyerson ont comparé l'imagination qu'elle suppose à celle du joueur de billard, pour qui les chocs et heurts subis par la bille se résorbent dans le mouvement qu'elle en recevra. Intuition toute dynamique, évidemment, du champ opératoire dans les deux cas. Mais la substitution de la bille au sujet, même si l'on admet la transfusion du sujet dans la bille, introduit une différence appréciable. Les essais de détour sont des gestes où l'animal ne cesse d'être présent. Ils n'impliquent donc pas, à quelques minutieuses accommodations motrices que se livre le joueur au moment de frapper la bille, le même pouvoir de prévision pure, puis d'effacement absolu devant les effets de cette prévision. Mais les gestes qui commencent par écarter ce qui veut être saisi pour l'amener à être saisi, n'en sont pas moins la réalisation

d'un trajet qui, sans être encore détaché d'eux, est en même temps déterminé par un ensemble plus ou moins compliqué de rapports dans l'espace.

\*\*\*

Dans la mesure, en effet, où le mouvement porte en lui le milieu, il s'y confond aussi. Si tel est bien le domaine de l'acte moteur proprement dit, il peut s'y ajouter. Déjà chez l'animal s'ébauche ce qui va se déployer amplement chez l'enfant dans le jeu : le simulacre, c'est-à-dire un acte sans objet réel, bien qu'à l'image d'un acte vrai.

Aussi pleinement et sérieusement que l'enfant s'adonne au jeu, il n'en méconnaît pourtant pas les fictions. Bien au contraire, il en élargirait plutôt la marge. Les jouets qui lui plaisent le plus ne sont pas ceux qui ressemblent le mieux au réel, mais où sa fantaisie, sa volonté d'invention et de création sont limitées en proportion. Ce sont les jouets qui tiennent le plus de sa propre activité leur signification. Le simulacre n'a pour lui rien d'illusoire, c'est la découverte et l'exercice d'une fonction. A l'origine c'était une simple anticipation à laquelle s'est fortuitement dérobé l'objet. Mais si elle se répète pour elle-même, alors l'acte qui s'ensuit peut bien coïncider presque exactement avec l'acte original, son but a changé. Dénué d'efficacité pratique, du moins dans l'immédiat, il n'est plus que la représentation de lui-même. Mais il est une représentation. Ou plutôt, encore identique aux mouvements qu'il représente, il confond **en lui trois étapes** : le réel, l'image et les signes par où peut s'exprimer l'image. Suivant le moment, suivant le degré d'évolution, c'est l'une ou l'autre de ces trois fonctions qui l'emporte. Leur coexistence initiale sous les mêmes espèces rend insensibles, mais plus faciles, leurs transmutations mutuelles et bientôt aussi, avec la différenciation fonctionnelle, la différenciation de leurs effets visibles.

Un simulacre peut être copie exacte, ou schème abstrait et déjà conventionnel. L'image qu'il rend actuelle peut être simple reviviscence, ou rappel, évocation, invocation du fait fixé en elle. Le simulacre est souvent devenu rite, c'est-à-dire intention de susciter réellement l'événement représenté. Tenant encore, par son intermédiaire, aux gestes efficaces d'où il est sorti, l'image et l'idée s'attribuent volontiers un pouvoir direct sur les choses — ce qu'on a baptisé "pouvoir magique"...

169

Sans parler des primitifs chez qui le rite est institution, l'illusion d'efficacité directe que garde l'idée a simplement pour cause une délimitation restée insuffisante comme dans l'enfance, ou redevenue insuffisante comme dans l'émotion, entre les différents domaines de la conscience.

Les gestes de symbolisation, dont le simulacre est l'exemple le plus concret, peuvent bien contribuer, dans la mesure où ils perdent leur ressemblance immédiate avec l'action ou l'objet, à entraîner l'image et l'idée hors des choses elles-mêmes, sur le plan mental où puissent se formuler des relations moins individuelles, moins subjectives, et de plus en plus générales. Mais en même temps, dans la mesure où ils sont nécessaires à la fixation, à l'évocation et à la mise en ordre des idées, ils leur imposent leurs propres conditions spéciales. La pensée se perd quand, sous le mirage des abstractions croissantes, elle croit pouvoir quitter toute attache avec l'espace, qui, par degrés, peut seule la ramener aux choses.

Le geste, d'ailleurs, se dépasse lui-même pour aboutir au signe. Un mouvement s'inscrit en *graffiti* sur un mur ou en griffonnages sur un papier ; cet effet peut frapper l'enfant qui s'essaie à le répéter, amorçant ainsi une activité circulaire où le geste et le trait se comparent à travers leurs variations. Mais bientôt le cycle est rompu par le besoin suggéré ou spontané de trouver aux traits une signification. Le rapport de l'une aux autres est d'abord la première idée venue sans aucune condition de ressemblance. Puis l'enfant compose son dessin suivant un thème, mais avec des éléments beaucoup plus conventionnels qu'imitatifs : c'est d'où procède ce qu'on a appelé son réalisme intellectuel par opposition au réalisme visuel. Cette intuition de la figuration graphique peut être alors utilisée au profit de l'écriture conventionnelle. La traduction des sons en traits n'a

pas créé, mais supposait l'aptitude et l'expérience graphiques.

170

Les sons eux-mêmes dont se compose la parole ne sont pas une simple succession ; ils appartiennent à des ensembles qui superposent à la succession pure la prévision simultanée et plus ou moins étendue des mots ou éléments phonétiques à énoncer, de leur position réciproque, de leur exacte distribution. C'est cette opération qui est troublée dans l'aphasie et qui oppose de graves difficultés à l'apprentissage de la parole par l'enfant. On a pu montrer la concomitance avec l'aphasie d'une incertitude dans le pouvoir de distribuer les objets dans l'espace suivant un modèle pourtant perçu.

L'échec de ces mises en ordre paraît bien être de même source dans les deux cas. Il met en cause un dynamisme étroitement subordonné à des rapports de position, une intuition dynamique de ces rapports. On peut l'imaginer comme l'intime intégration réciproque du mouvement et de l'espace se projetant sur tous les plans de la vie mentale. Ainsi l'acte moteur ne se limite-t-il pas au domaine des choses, mais ai travers les moyens d'expression, support indispensable de la pensée, il la fait participer aux mêmes conditions que lui. C'est là un facteur à ne pas oublier dans l'évolution mentale de l'enfant.

Fin

Henri WALLON Chapitre III : **L'acte moteur**

A. Colin 1967 10° Ed